

Yves Gambier

Compte rendu

Toury, Gideon (1995) : *Descriptive Translation Studies and Beyond*, Amsterdam, John Benjamins, 312 p.

La traduction donne lieu depuis presque deux décennies à maints discours théorisants, souvent auto-justificatifs, rarement explicites quant à leurs postulats de départ, à leur visée et surtout très lacunaires à propos de la logique qui les sous-tend, des méthodes qui pourraient les valider. Discipline vite institutionnalisée, elle n'en est pas pour autant devenue un champ scientifique stable, avec un objet consensuel. La traductologie se cherche encore : il n'est pas sûr que la multiplication des écoles de formation, des associations,

des conférences ait clarifié beaucoup les horizons épistémologiques, ait fécondé les réflexions méthodologiques. Certes certains apports récents stimulent, cristallisent ces réflexions (voir par ex. Gile 1991, 1995 ; van Leuven-Zwart 1989, 1991).

L'ouvrage de Toury vient à son heure. Dès son introduction (pp. 1-5), il situe son ambition : poser les conditions et les possibilités d'une approche systématique qui aurait sa place au cœur d'une science de la traduction encore en gestation et trop marquée par la spéculation. Il est vrai que les modèles fonctionnalistes de la traduction, par ex., un temps dominants, comme la théorie dite du Skopos (Reiss et Vermeer 1984), s'arrangent de déclarations plus prescriptives et hypothétiques que de positions fondées et démontrées empiriquement.

Le présent volume remplace, dépasse In *Search of a Theory of Translation* (1980), devenu d'ailleurs introuvable (voir Hermann 1995 ; Berman 1995 : 50-63). Il ne met pas un terme à toutes les recherches ; il ne se veut pas le creuset de vérités définitives. Jalon dans un effort collectif, il appelle au débat. Il serait vain de comparer les deux publications, tant les observations d'un individu sont inséparables de celles des autres chercheurs : les évolutions de chacun sont liées aux avancées, aux piétinements de tous.

Quatre parties constituent l'ensemble : la première (pp. 7-19) est la mise en perspective du dispositif «descriptif» au sein de la traductologie, justification du livre qui n'est pas purement théorique ni attaché à un corpus exclusif, en vue d'établir des recettes traductionnelles. La partie II (pp. 21-112) offre cinq chapitres étroitement liés, agrémentés d'un essai A («excursus») illustrant l'argumentation en cours mais que le lecteur peut délaissier (*dixit* l'auteur) sans perdre l'essentiel. A la problématique conceptuelle (qu'est-ce qui constitue l'objet «traduction» ?), s'articulent les questions de méthode : comment procéder pour démontrer l'interdépendance entre produit, processus et fonction de la traduction ? Notons que fonction signifie ici position, place, valeur et non usage (à quoi sert, va servir le texte fini ?). C'est le cœur même de l'ouvrage, suivi d'un «assortiment d'études» de portée et de nature diverses : les sept chapitres proposés (pp. 113-258), relativement autonomes, sont tous placés dans la même interrogation méthodologique, en s'appuyant sur la même culture hébreu des 200 dernières années. Deux «essais» (B et C) ponctuent cette partie III. Enfin, la dernière partie (pp. 259-279) n'est pas conclusion : elle est le *heyond* du titre ; elle cherche à tirer les implications théoriques de l'approche descriptive — plaidoyer pour la réalisation scientifique de la traductologie, notamment par la formulation de lois du type : si-, alors-. D'une façon, la boucle est ainsi bouclée : on rejoint les préoccupations de l'introduction, sans qu'il ait clôturé du volume sur lui-même ni surtout fin des discussions.

La revue qui suit s'attardera exprès sur certains chapitres. Toury se situe d'emblée (partie 1) par rapport au programme de Holmes, formulé dès 1972 mais largement diffusé seulement en 1988. Il reprend la même division de la traductologie en trois branches principales (théorique, descriptive, appliquée), sans malheureusement approfondir la logique de leur interrelation. Ce qui est avancé des liens entre *theory* ou *study/studies* et études descriptives (pp. 15-16 ; 259) est asserté, mais non démontré. En tout cas, la position centrale de l'édifice revient à la branche descriptive qui s'attarde sur ce qui est et non pas sur ce qui devrait être ou aurait pu être, comme dans les points de vue prescriptifs ; elle seule devrait permettre de tester, de valider les hypothèses théoriques. Rappelons que certaines théorisations actuelles, par exemple celle qui prend pour cadre la théorie de la pertinence (Gutt 1991) ne suivent pas du tout une approche descriptive-classificatoire. Le chapitre 1 (pp. 23-39) aborde un problème-clé de cette approche : que faut-il entendre par traduction ? Délibérément Toury se place dans la perspective ciblée (a *target-oriented framework*), orientée vers les récepteurs, d'où peut se faire l'observation (p. 36). Sa visée est néanmoins distincte par exemple de la démarche de la théorie du Skopos (p. 25). Sera

donc considéré comme traduction tout phénomène assumé comme tel (qui se donne comme tel, est accepté comme tel dans une communauté et une époque données). Diverses procédures sont proposées pour découvrir de telles traductions (pp. 33-38 et ch. 3 : 70-86). On est proche de la pirouette tautologique : la traduction est . . . une traduction ! *Certes* la question est «difficile» (p. 23). Faut-il pour autant occulter le fait que ce qui s'impose comme «traduction» aujourd'hui dans notre société est amalgamé très souvent avec la production littéraire — d'où le rejet du mot même au profit de «rédaction multilingue», de «localisation», de «reformulation», d'«adaptation», de «réécriture»... La définition proposée se concentre sur les traductions dans les systèmes littéraires récepteurs, néglige les variations conceptuelles au sein même d'une culture, entre les cultures et les variations dans le temps. Certes une définition trop rigide, restrictive, *a priori*, ne serait guère opératoire, heuristique, Il faut partir d'une notion, même provisoire (p. 29), pour commencer le travail. Il n'empêche : le problème met l'auteur mal à l'aise, avec les affirmations sans preuves ni références (pp. 23, 24, 28, 33). De même, sa défense de la «contextualisation» (le statut seul d'un texte donné comme traduction ne suffit pas pour le décrire, l'expliquer) repose, à ce stade, sur de vagues assertions (pp. 29-30: *extreme example, sufficient indications, artificial sub-culture, satisfactory explanation, proper contextualization, position appropriate to each translation, systemic position, reasonable certainty*). D'une part, Toury néglige la masse même des traductions actuelles (non littéraires), excepté une très brève allusion au sous-titrage (pp. 76-77) ; d'autre part, il insiste, tout à fait légitimement, sur la (re)construction toujours des «faits» (voir p. 36), d'où l'importance de la contextualisation. Son empirisme n'est en rien trivial. Quelle que soit la réalité concrète du texte de départ (qu'on pense aux traductions de logiciels, de scripts audiovisuels, aux traductions indirectes du Moyen Âge, aux pseudotraductions...) et quelles que soient la nature et l'extension du rapport entre original et traduction, la traduction n'est jamais une donnée brute. Toury ne dit pas toutefois (sauf dans une note de la page 71) ce que le chercheur fait quand les traductions ne sont pas données comme telles, c'est-à-dire un volume sans cesse accru à l'ère des communications de masse internationales. Il ne répond pas non plus à la question : derrière les multiples appellations et activités que le chercheur subsume comme «traduction», a-t-on affaire à un concept unique, universel ? La tautologie de départ peut apparaître comme une stratégie sécurisante: elle laisse bien des cas en suspens. Par ailleurs, les langues et les exemples traités, en nombre forcément limités, ne permettent pas de trancher brutalement. En outre, le chercheur ne peut s'abstraire de ses propres traditions et pratiques. Il reste décidément des résistances, des obstacles à vaincre pour circonscrire l'objet de la traductologie.

Les pseudotraductions (pp. 40-52) se donnent d'abord comme traductions ; sans texte de départ correspondant, elles se révèlent comme pseudo- / fictives plus tard, suscitant des interrogations alors sur les raisons du mode de présentation choisie, sur la langue de départ prétendument retenue, sur le type de tradition et de texte pris comme références... Mais ce qui intéresse Toury, c'est leur pertinence comme «fait culturel» poursuivant ainsi son questionnement du ch. 1, et non leur achèvement comme technique narrative, éclairée par exemple par un Genette (1982) dans son rapport à la parodie, au plagiat, au pastiche, etc. L'essai ne convainc qu'à moitié: l'exemple allemand (pp. 47-52) compense mal les affirmations avancées (pp. 41-43) — les pseudotraductions ont-elles vraiment disparu des tendances canoniques de la littérature ? Et U. Eco avec *Le nom de la rose* (1980), et Andreï Makine, prix Médicis et Goncourt en 1995... ? Il n'en reste pas moins que des directions de recherche paraissent en filigrane.

Avec le chapitre 2 (pp. 53-69), l'auteur retrouve un de ses apports originaux: la traduction, plus qu'une activité cognitive (voir ch. 12), est une activité socioculturellement normée — cette normaison n'étant pas à confondre avec la normalisation, la prescription

qui obsède tant de discours qui jugent. Les types, la nature, le statut des normes en traduction, acquises sinon apprises (voir essai C), plus ou moins conscientes chez le traducteur, diversement valorisées, donnent lieu à des développements clairs : ce sont elles qui permettent de dégager des régularités dans les choix traductionnels, qui permettent de repenser la notion d'équivalence (p. 61), qui permettent de préciser le rôle du traducteur, les enjeux de ses décisions. Ces normes, toujours dégagées rétrospectivement, ne sont pas des principes solidifiés à jamais : elles sont transgressables, d'où l'idée de degrés d'acceptabilité, de tolérance à l'interférence (voir aussi pp. 274-279). Cette flexibilité relative rend de nouveau le traducteur à son rôle de créateur, d'agent possible du changement dans les systèmes linguistiques, littéraires en place — même, et Toury y revient souvent, si les traductions tendent à être des produits conservateurs, les traducteurs à être des conformistes (voir ch. 6, 7, 8, 10 et partie IV). En un mot, un travail ciblé n'est pas nécessairement cibliste : notre comportement traductionnel n'est pas à 100 % déterminé, comme l'effort traductologique n'est pas analogue au discours qui ajuste aux normes dominantes. L'empirisme ne débouche donc pas sur la dépersonnalisation, l'analyse mécaniste. Souhaitons que les notions de normes «préliminaire», «opérationnelle» soient appliquées rapidement à des traductions scientifiques, juridiques, économiques, médicales... Ce qui serait une manière de mieux connaître les discours prégnants de notre société, leur histoire, leur fonctionnement, et de tester sur une plus grande échelle et avec des corpus plus diversifiés les propositions de l'ouvrage.

Les chapitres 4 et 5 (pp. X7-1 12) approfondissent la notion d'unité de traduction, non pas comprise comme unité saisie par le traducteur lors de son travail mais comme paire de segments dégagés par le chercheur, à partir du texte d'arrivée pour remonter au texte de départ. Ces unités peuvent constituer un répertoire d'automatismes chez le professionnel, homologués, confirmés par certaines recherches psycholinguistiques (voir ch. 12, section 3). L'analyse de l'avertissement aux voyageurs sur l'utilisation abusive du signal d'alarme n'est guère cependant persuasive, tant la reconstruction de la stratégie de la traduction anglaise disponible dans les trains allemands est laborieuse — du «*it may be hypothesized*» à «*the inevitable conclusion*» (pp. 92-93), la démarche paraît tirée par les cheveux. La présentation pratique de la même méthode sur des syntagmes (quasi synonymes) conjoints ou binominaux (ch. 5) n'emporte pas non plus toute l'adhésion : comment passe-t-on de ces solutions ponctuelles à l'appréhension de la stratégie traductionnelle? Certes l'occasion est donnée pour reposer les problèmes d'acceptabilité, de transformations (*shift*), pour avancer qu'il y a une écriture de traduction (voir ch. 11, 12 — section 2, partie IV — section 3), pour réaffirmer que traduction et paralittérature suivent plutôt des normes obsolètes... mais quelques cas en anglais, en allemand, en hébreu, renforcés par quelques renvois à des études anciennes (1906, 1947, 1986) ne suffisent pas pour généraliser les résultats, pour valider la notion de couple de segments comme base de l'analyse. Mentionnons ici également, puisque Toury y revient plusieurs fois, que sa représentation de la littérature «périphérique» (archaïque?) demanderait à être explicitée, à tout le moins à être mieux située, de façon critique: en tout cas, les ouvrages pour enfants n'ont pas partout ce statut. La littérature de gare, Reader's Digest, les BD, les livres de jeunesse, naguère regroupés sous le même label, pourraient aussi être des corpus avantageux.

Dans toute la partie III, c'est la dynamique des concepts de traduction et de contexte qui est mise en évidence. Les exemples sont variés et les analyses certainement plus convaincantes que dans l'ensemble II. Certains chapitres (6 à 8 et 10) ont une dimension historique tout à fait légitime puisque seul le recul permet de dégager, de comprendre les contraintes, les possibles, les normes à l'œuvre à un moment donné. Il resterait à considérer jusqu'où la traductologie pourrait être fécondée par l'histoire de la traduction et surtout par quelle historiographie.

Dans le chapitre 6 (pp. 114-128), Toury démontre avec force comment les traductions des Sonnets de Shakespeare en hébreu, de la moitié du XVIII^e siècle à 1977 et même 1993, ont été prises entre conservatisme et innovation, quelle a été la nature des compromis — et leurs raisons d'être — quant aux rimes, aux mètres, etc. Les analyses illustrent de nouveau la pertinence des «normes», de l'«acceptabilité», vues de la culture réceptrice ainsi que les rapports éventuels entre l'évolution des canons littéraires, linguistiques et les stratégies des traducteurs. Que la traduction soit toujours une activité normée, les chapitres 7 et 8 (pp. 129-165) en font encore la démonstration à partir de la problématique de la traduction indirecte. C'est une pratique ancienne et assez répandue que d'utiliser des langues-cultures intermédiaires pour développer une littérature traduite et originale. Elle n'est pas sans analogie avec l'interprétation simultanée par relais (avec langue pivot). Les exemples traités (chapitre 7) concernent les apports allemand et yiddish (pour des textes anglais) puis les apports russes (pour des textes allemands) à la littérature hébraïque, de 1750 environ à 1970. Le panorama est donc large et rejoint les travaux par exemple du groupe de Göttingen sur les traductions anglais-allemand via le français aux XVII^e-XVIII^e siècles. Toujours et encore, des éléments de réponse sont apportés à la question des liens entre écrits traduits et originaux, à la question de ce qui est permis, toléré, reconnu, préféré, interdit à telle ou telle époque pour la traduction, à la question de l'enchaînement entre analyse systématique et normes historiquement marquées... Les contacts (directs ou pas) entre littératures et les options traductionnelles induisent des changements de diverse nature et de profondeur variée: le devenir n'est pas le même quand les modèles allemands, par exemple, servent de médiateur obligé et quand ils sont transférés par des agents (anglo-américains) de médiation. La même subtilité d'analyse parcourt le chapitre 8, à propos de la traduction au début des années 20 d'un texte pour enfants (allemand-hébreu), via une macrostructure importée du folklore russe. Encore une fois, l'«acceptabilité» ne saurait se réduire à des formes linguistiques dominantes: le traducteur opère des choix parmi des options hiérarchiquement valorisées. Son travail n'est ni absolument déterminé ni voué entièrement à ses caprices, quand bien même il serait un poète alors renommé.

L'«excursus» B (pp. 166-180) permet le passage entre les chapitres plutôt historiques et les chapitres (9-12) plutôt méthodologiques mais, on l'a vu, la perspective historique n'a pas été coupée du souci méthodologique. Toury prolonge ici une réflexion déjà ancienne (1984 ; 1990) sur les ambiguïtés de l'expression «traduction littéraire» : on peut traduire en effet des textes considérés comme littéraires dans leur système d'origine, sans nécessairement leur donner un ton, un style «littéraire» selon les conventions en place, les critères de littérarité du système d'arrivée. La même distinction peut s'appliquer d'ailleurs à d'autres «types» de traduction, habituellement étiquetés: qu'on pense aux traductions dites juridiques, bibliques, etc. Un «texte juridique» en LD n'est pas forcément rendu en «style juridique» conforme à LA. La qualification d'un texte traduit, soumis à des conditions et à des critères linguistiques, textuels, rhétoriques..., n'est donc jamais définitivement tranchée : les versions anglaises de haïku japonais reflètent bien, par exemple, l'évolution des normes d'acceptabilité (pp. 176-180). Le ton polémique, avec des «chercheurs européens» (pp. 172; 175-176), dessert un peu la démonstration, en caricaturant leurs arguments.

Le chapitre 9 (pp. 181-192) développe une proposition déjà formulée par E. Tophoven en 1986: pourquoi ne pas analyser les manuscrits, corrections, révisions, épreuves... des traducteurs, ces traces lisibles de leurs solutions transitoires, pour mieux saisir leur démarche, pour voir jusqu'où ils sont conscients des options à leur disposition, des enjeux de leurs décisions, pour comprendre comment ils négocient, manœuvrent à travers les contraintes, comment ils évaluent le poids et l'interdépendance de ces contraintes ? Ce serait une manière de mettre le doigt sur les stratégies de traduction sans recourir à

l'introspection, une manière aussi de falsifier ou de confirmer des modèles établis par pure spéculation (voir pp. 191-192 ; 205), enfin une manière de dépasser les comparaisons qui ignorent justement les processus, occultent nombre d'activités, comme la révision, liées à la production d'une version finale. Toury ne soumet pas à l'analyse ses propres étapes de traduction... surtout il semble ignorer que la textologie (étude des brouillons, des ratures, des strates polygraphiques d'écrivains) et l'éditologie (étude des diverses versions de textes scientifiques avant leur imprimatur) ont déjà beaucoup contribué, théoriquement et méthodologiquement, à l'observation des producteurs textuels, à leur auto-contrôle et/ou auto-censure, manifeste de leur intériorisation des normes d'écriture. L'exemple de l'émergence de la traduction (1946) du monologue de Hamlet, en hébreu (chapitre 10: 193-205), n'en reste pas moins une bonne illustration des choix successifs (retenus, rejetés, remplacés, modifiés) quant à la prosodie, la grammaire, etc. Plutôt que de coller à l'original, c'est bien avec le souci de l'«acceptabilité», dans le système récepteur, qu'aurait travaillé le traducteur.

La traductologie peut donc peu à peu se définir des outils, des concepts. En proposant une réflexion sur les mots et tournures de traduction qui mériteraient d'entrer dans un dictionnaire (chapitre 11: 206-220), Toury cherche à (se) convaincre que notre champ peut apporter aussi à la lexicographie, à l'élaboration dictionnaire. Comme pour le chapitre 5, la faiblesse de l'argumentation, des exemples (pp. 218-219) — on semble hésiter entre traduction et transcodage —

«*well-documented*» (p . 207)
 hélas ! on n'en saura pas plus ! Se borner à des items lexicaux propres à la traduction («*translationese*») relève peut-être de la sagesse tactique, même si le «programme est ambitieux» (p. 220). Mais l'auteur peut-il ignorer (ne pas citer) les réflexions sur les «textes hybrides» (C. Schaffner), sur les «textes traductifs» (A. Nouss), les travaux de Mona Baker depuis 1993 touchant les traits distinctifs, répétitifs des textes traduits (longueur des phrases, densité lexicale, ponctuation, formes non marquées, proportion entre types et tokens, etc.) ?

La traductologie comme science empirique cherchant à dégager des régularités dans nos comportements et à établir des principes explicatifs, prédictifs des phénomènes décrits, ne recourt pas nécessairement à des méthodes empiriques. Il était inévitable pour Toury de s'interroger à un moment ou à un autre sur les possibilités de ces méthodes, notamment sur les données — leur nature, leur collecte, leur sélection, leur représentativité. L'interrogation reste malheureusement chiche (pp. 36 ; 222-223) alors que les échantillons pour étudier la lisibilité, les réactions des récepteurs — par divers tests et questionnaires — sont souvent très réduits et que la comparabilité des résultats ne va pas de soi (chapitre 12 : 221-240). Par contre, on sent une certaine jubilation (non sans condescendance parfois : 231, 239) à souligner les limites des expériences sur les processus en traduction, en particulier celles menées par introspection/verbalisation à haute voix (*Think aloud protocols* — TAP), toujours en vogue (voir Königs 1996). La critique est recevable: ce qu'on dit qu'on traduit n'est pas homologue nécessairement de ce qu'on traduit réellement par écrit. En fait, l'auteur trouve une nouvelle occasion pour placer et défendre sa thèse : l'activité traductionnelle n'est pas réductible à des processus psycho-cognitifs car l'«acceptabilité» appelle une rétroaction externe, autorisée, socioculturellement marquée.

Le dernier essai C (pp. 241-258) est un exposé programmatique sur l'émergence progressive du «traducteur», dans le droit fil des prises de position antérieures sur les exigences et la reconnaissance sociales inhérentes à l'«acceptabilité» des traductions.

Quelles que soient les prédispositions comme «traducteur naturel» (Harris), il faut développer ses capacités au sein d'une culture donnée, c'est-à-dire les faire admettre. Le plaidoyer *pro domo* n'exclut pas une certaine autosatisfaction (p. 242), un ton polémique encore et surtout des généralisations vagues ou abusives (par exemple note 10 p. 25 1; pp. 255-257) : à quelles écoles et formations pense l'auteur qui frise parfois le préjugé ?

La dernière publication de Toury apparaît donc comme une analyse globalisante qui tente de montrer comment les traductions sont prises dans les jeux de langues, de cultures. Elle est assez cohérente et systématique dans son historicisme sociologisant : elle dépasse ainsi les pseudo-débats sur théorie et pratique et surtout elle affirme avec force l'étroite corrélation qui existe entre hypothèses, objet d'analyse, types de données, méthodes d'analyse, objectifs et résultats escomptés. Les études descriptives-explicatives sont encore néanmoins peu nombreuses : on ne peut dire que l'auteur lui-même ait multiplié de telles études depuis 1980; de sa bibliographie, on retiendra D'hulst (1982), Goris (1993), Lambert (1988, 1992), Lambert *et al.* (1985), Paker (1986), Somekh (1981a), Tymaczko (1991).

Dans ce qui précède, plusieurs limites ou lacunes ont été signalées. Faut-il s'étonner qu'aucune mention explicite ne soit faite au polysystème? S'il n'est pas cité, il n'en est pas moins prégnant ici et là: Toury en reproduit surtout le préjugé que la traduction serait toujours «secondaire», «périphérique» et facteur de conservatisme (voir chapitres 5 et 6 par exemple), alors même qu'il souligne à plusieurs reprises le rôle novateur du traducteur et qu'on sait que les traductions ont façonné langues, littératures, valeurs, idées... (voir Delisle et Woodsworth 1995). Il y a donc comme une tension, sinon une contradiction, entre ce silence (pas de renvoi délibéré) et cette présence sous-jacente. Les formulations successives des lois de conversion et d'interférence (partie IV: 259-279) sont significatives de cette tension. Par ailleurs, l'approche empirique proclamée tend à occulter les rapports de force, asymétriques, entre les langues, les cultures. Il lui resterait à aborder les autres traditions traductionnelles pour ne pas croire que son modèle est automatiquement planétaire. Peut-être serait-il temps pour un volume collectif qui traiterait de ces traditions indienne, chinoise, brésilienne, arabe, etc. Toury reconnaît donc progressivement une place au sujet traduisant qui ne serait pas pur relais des normes établies. Celles-ci n'oblitérent pas mécaniquement la responsabilité, la créativité, la liberté de celui-là. Par rapport à 1980, il y a évolution qui accompagne d'ailleurs tout un courant (non référé par l'auteur) déconstruisant la transparence supposée, l'invisibilité du traducteur (voir par exemple Folkart 1991; Venuti 1992, 1995). De la traduction «secondaire» et des normes d'acceptabilité, qui se renforcent mutuellement, la figure de ce traducteur s'arrache peu à peu: valet, pilier du conservatisme linguistique, littéraire, il deviendrait un non-conformiste. Enfin la notion de «périphérie» marque encore la définition de traduction, facteur et processus de naturalisation, d'intégration au système récepteur. Qu'en est-il alors des traductions délibérément grossières, partielles, des adaptations, des retraductions ? Quels sont leurs enjeux et leur sens? Comment expliquer que des versions hyper-ciblistes révolutionnent quand même la littérature réceptive (cas de Pouchkine, de Dostoïevski, de Kafka, de Kundera, etc., en français) ? Et si la traduction était indéfinissable comme la poésie, le théâtre, sans être pour autant concepts vides, hors de l'histoire?

L'empirisme de Toury se dégage lentement de son moule initial : permettra-t-il des «progrès» en traductologie s'il devient encore plus critique vis-à-vis de ses présupposés, de ses postulats ?

Nos dernières remarques seront de détail : d'abord un regret sur les quelques citations en allemand non traduites. Ensuite une irritation sur des tics de langage — avec les répétitions lassantes de «*to be sure*», «*needless to say*» (chapitres 1, 2, 9, 10, 12; essai B...), «*by contrast*». Regret et irritation largement compensés par l'excellence des deux index détaillés (pp. 301-311) et par l'amplitude de la bibliographie (pp. 281-299), pourtant bornée

à des travaux de langue anglaise et accessoirement de langue allemande. Signalons deux manques : Koller 1992 (cité p. 44) et D'hulst 1987 (cité p. 176). Précisons enfin que Leppihalme (in *press*) et Vilss (*forthcoming*) ont été publiés ensemble, déjà en 1994 dans *Target* 6(2) (respectivement pp. 177-193 et 131-150).

YVES GAMBIER

Université de Turku, Turku, Finlande

RÉFÉRENCES

- BERMAN, Antoine (1995) : *Pour une critique des traductions : John Donne*, Paris, Gallimard.
- DELISLE, Jean et Judith WOODSWORTH (dir.) (1995) : *Les traducteurs dans l'histoire*, PU Ottawa, éd. Unesco. Version anglaise : *Translators through History*, Amsterdam, J. Benjamins.
- FOLKART, Barbara (1991) : *Le conflit des énonciations. Traduction et discours rapporté*, Candiac (Québec), Éditions Balzac.
- GENETTE, Gérard (1982) : *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Éditions du Seuil.
- GILE, Daniel (199 1) : «Methodological Aspects of Interpretation (and Translation) Research», *Target*, 3 (2), pp. 153-174.
- GILE, Daniel (1995) : *Regards sur la recherche en interprétation*, Lille, PUL.
- GUTT, Ernst-August (1991) : *Translation and Relevance. Cognition and Context*, Oxford, Blackwell.
- HERMANS, Theo (1995) : «Toury's Empirism Version One», *The Translator*, 1 (2), pp. 215-223.
- KÖNIGS, Frank G. (dir.) (1996) : «Le(s) processus de la traduction / Translation process(es)», n° spécial de *Meta*, 41 (1) mars 1996.
- LEUVEN-ZWART, Kitty M. van (1989 / 1990) : «Translation and Original: Similarities and Dissimilarities», 1, *Target*, 1(2), 151-181 et II, *Target*, 2 (1), pp. 69-95.
- LEUVEN-ZWART, Kitty M. van et NAAJKENS, Ton (dir.) (1991) : *Translation Studies: The State of the Art*, Amsterdam, Rodopi.
- REISS, Katharina et VERMEER, Hans J. (1984) : *Grundlegung einer allgemeinen Translationstheorie*, Tübingen, Niemeyer.
- VENUTI, L. (dir.) (1992) : *Rethinking Translation. Discourse, Subjectivity, Ideology*, Londres, Routledge.
- VENUTI, L. (1995) : *The Translator's Invisibility. A History of Translation*, London, Routledge.